

Claire Christien-Prouet

## Transfert et miroir \*

Les dernières leçons du *Séminaire VIII*<sup>1</sup>, dont l'intitulé entier est *Le Transfert dans sa disparité subjective, sa prétendue situation, ses excursions techniques*<sup>2</sup>, paraissent être lestées par une question, un énoncé qui s'y répète, que Lacan redit, reprend à plusieurs reprises, qu'il formule et reformule. Nous verrons s'il y répond. La question se trouve à la première ligne de la leçon du 31 mai, ainsi formulée : « Comment situer ce que doit être la place de l'analyste dans le transfert ? », puis, quelques lignes plus loin : « N'est-il pas au moins probable, n'est-il pas sensible qu'il doit, lui, se mettre déjà au niveau de ce *vraiment*, être vraiment à la place où il devra arriver au terme de l'analyse, qu'est justement l'analyse du transfert ? [...] Je pose donc la question – l'analyste peut-il être indifférent à ce qui est sa position véritable<sup>3</sup> ? »

Je fais ici l'hypothèse que la question va être située par Lacan d'une façon qui introduit la dimension de la politique de la psychanalyse. C'est ce que nous verrons un peu plus loin.

Lacan s'adresse en 1961 à des élèves, à des analysants, à des collègues qui l'ont suivi en 1953 mais qui, pour beaucoup, ont été formés et souvent analysés à la SPP. Si dans ce séminaire il renonce à polémiquer comme il l'a fait plusieurs fois auparavant (dans le texte

\* Après-midi des cartels, Paris, mars 2008. Pour faciliter la lecture de ce texte, il est préférable d'avoir sous les yeux le « schéma optique » de Lacan, tel qu'il est reproduit en différents chapitres du séminaire sur le transfert, et le schéma de Freud que l'on trouve à la toute fin du chapitre VIII, « État amoureux et hypnose », de « Psychologie des foules et analyse du moi », publié en français dans *Essais de psychanalyse*.

1. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VIII, Le Transfert*, Paris, Seuil, 1991. Dans le volume publié en 1991, établi par J.-A. Miller, les dernières leçons sont regroupées sous le titre « Le grand I et le petit a » : ce sont celles des 31 mai, 7, 14, 21 et 28 juin 1961.

2. *Ibid.*, p. 11.

3. *Ibid.*, p. 385-386.

des *Écrits* intitulé « Situation de la psychanalyse et formation du psychanalyste en 1956 <sup>4</sup> » par exemple), Lacan construit son argument sur la critique de la façon dont les cures étaient menées par les post-freudiens et de leurs présupposés théoriques. Il fait encore une fois, dans ce séminaire, la critique de la théorie des stades. Il construit son argument, sa réponse à la question énoncée plus haut – qui porte sur la place de l'analyste – en s'opposant à la conception, en vigueur à l'IPA, d'une fin de l'analyse par identification à l'analyste. Le théoricien, non nommé de ce séminaire, est souvent Bouvet, alors très connu. Trois ans plus tôt, lors du séminaire tenu pendant l'année 1957-1958, *Les Formations de l'inconscient* <sup>5</sup>, Lacan avait, pendant deux séances, les 4 et 11 juin 1958, commenté et critiqué de très près plusieurs textes de celui-ci.

Ici, l'article cité est un texte plus ancien, écrit par deux analystes viennois, de la première génération : Ludwig Jekels et Edmund Bergler, « Übertragung und Liebe » (ce qui signifie « Transfert et amour »), paru dans la revue *Imago* en 1934. Lacan le choisit pour son intérêt, sa complexité, ses impasses. Il s'y intéresse le 31 mai. Il en loue la « brillante intuition clinique <sup>6</sup> » et dit encore : « Cette intuition, c'est qu'il y a un rapport, un rapport étroit, entre l'amour et la culpabilité <sup>7</sup>. »

L'enjeu pour Lacan en cette année 1961 est de dégager cette place de l'analyste de façon à ce que l'analysant puisse dans le travail de la cure et grâce au levier du transfert repérer, trouver son désir inconscient, désir qui est inarticulable, au sens où l'on ne peut pas dire « je désire » et savoir vraiment quel est ce désir : « Ne serait-il pas plus simple que le sujet dise *Je désire* ? Mais le dire n'est pas si simple. C'est beaucoup moins simple, vous le savez de votre expérience, que de dire *J'aime*, océaniquement, comme s'exprime Freud bien joliment dans sa critique de l'effusion religieuse. J'aime, je baigne, je mouille, j'inonde, et je bave par-dessus le marché, tout cela d'ailleurs pur bavochage, et le plus souvent à peine de quoi mouiller un mouchoir, surtout que cela se fait de plus en plus rare <sup>8</sup>. »

4. J. Lacan, *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 459.

5. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient*, Paris, Seuil, 1998.

6. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VIII, Le Transfert*, op. cit., p. 394.

7. *Ibid.*

8. *Ibid.*, p. 453.

Pour Lacan, ses contemporains ont fait une erreur dans leur lecture des textes de Freud, tels que « Pour introduire le narcissisme <sup>9</sup> » et « Le moi et le ça <sup>10</sup> ». Au lieu d'y saisir que Freud a nommé des points nodaux des instances qui produisent de l'embarras, qui coincent le sujet, qui empêchent son désir, ils en ont fait des visées, des positions à atteindre, des places où rester.

Pour réouvrir ce qui a été ainsi fermé de l'inconscient, Lacan va relire ces textes en les faisant « jouer » avec d'autres, essentiellement avec « Psychologie des masses et analyse du moi <sup>11</sup> », puis plus loin avec « Deuil et mélancolie <sup>12</sup> » et *Inhibition, symptôme et angoisse* <sup>13</sup>.

Du premier cité, Lacan tire un repère essentiel : « L'analyste n'est pas le seul analyste. Il fait partie d'un groupe, d'une masse <sup>14</sup>. » Lacan déduit quelques conséquences de ces effets de groupe : « Il faudrait reprendre cet article en l'appliquant à l'évolution de la théorie que les analystes ont promue de la fonction analytique, pour voir quelle nécessité, quelle gravitation active, fait converger [...] la fonction de l'analyste vers l'image qu'il peut s'en faire <sup>15</sup>. » Et il répond en poursuivant : « Cette image se situe très précisément au point que Freud nous apprend à dégager [...] et qui est celui de l'*Ich-Ideal* – traduction, *idéal du moi*. »

Lacan consacrera les quatre leçons suivantes du séminaire à distinguer précisément « idéal du moi » de « moi idéal » et à montrer les conséquences, pour le patient, de l'installation de l'analyste à cette place d'idéal du moi.

La lecture de l'article de Jekels et Bergler l'amène à dire : « [...] l'analyste prend pour l'analysé la place de son idéal du moi. C'est vrai et c'est faux [...] – il est commun qu'un sujet y installe des positions à la fois fortes et confortables qui sont bien de la nature de ce

9. S. Freud, *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, p. 81-105

10. S. Freud, *Essais de psychanalyse*, Paris, Petite bibliothèque Payot, p. 186-195.

11. S. Freud, « Psychologie des masses et analyse du moi », dans *Essais de psychanalyse*, op. cit., p. 83-164.

12. S. Freud, *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, 1940, p. 147-174.

13. S. Freud, *Inhibition, symptôme et angoisse* (1920), Paris, PUF, 1951.

14. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VIII, Le Transfert*, op. cit., p. 386.

15. *Ibid.*, p. 387.

que nous appelons résistance <sup>16</sup>. » Lacan montre qu'il s'agit là d'un effet de « cristallisation nouvelle », repéré par Freud et ses compagnons analystes dès les années 1920. Cette cristallisation nouvelle est « un effet de discours », du discours analytique, un effet de fermeture de l'inconscient en réponse à la production de la théorie analytique et à sa pratique.

Les « structures subjectives » ne sont pas nouvelles, mais ces « termes de moi, surmoi, d'idéal du moi » sont qualifiés par Lacan de « points nœuds ». « Ce sont comme des ondes stables. » Ils sont des « effets [qui] mettent en recul le sujet [...] Ils empêchent de mener le sujet là où nous voulons le mener, c'est à savoir à son désir <sup>17</sup> ». Freud le constate. Il repère ces points, « ces besoins stables, ces zones fixes ». « Même lorsqu'il parle du *Ich* et qu'il le met au premier plan, ce n'est pas pour instaurer la fonction prétendue synthétique du moi comme une espèce d'inertie irréductible <sup>18</sup>. »

Donc, bravo à Jekels et Bergler pour avoir repéré le lien de l'amour et de la culpabilité, mais comment ne pas pointer chez eux des insuffisances, des erreurs, qui mènent à une impasse :

– d'abord, l'appui pris sur un prétendu narcissisme primaire, dont on se demande ce qui pourrait bien amener le petit enfant à ne jamais en sortir, d'où la nécessité pour ces auteurs de faire de l'investissement d'objet un miracle ;

– le simplisme de la construction : projection-introjection. Faute de repérage de structure différenciant ordre symbolique et ordre imaginaire, on assiste dans leur article à un jeu d'aller et retour, entre intérieur et extérieur, entre moi et objet, la libido allant de l'un à l'autre, se transformant par là même de libido narcissique en libido d'objet, et finalement revenant sur le sujet. Il y règne une grande confusion, spécialement due à l'absence de distinction entre idéal du moi et moi idéal.

Lacan termine sa leçon du 31 mai 1961 par une référence – rare (et amusante) – à un cas clinique de sa pratique. Il s'agit d'une dame riche et jolie prenant « plus que des libertés avec les droits, sinon les

16. *Ibid.*, p. 388.

17. *Ibid.*, p. 391.

18. *Ibid.*

devoirs du lien conjugal<sup>19</sup> ». Cela avec grand art et prudence. Jamais trop loin. Tout tenait... sauf, tout de même, qu'elle avait besoin d'une analyse. Cette dame avait une exigence envers son psychanalyste : que celui-ci ne laisse rien paraître de quelque entorse à cet ordre familial. Que la dame ne voie rien qui la dérange dans ce qui était repérable par elle, de la famille de l'analyste. « J'étais son idéal du moi, pour autant que j'étais le point idéal où l'ordre se maintient, et d'une façon d'autant plus exigée que c'est à partir de là que tout le désordre est possible<sup>20</sup>. »

Donc, finalement, que son psychanalyste reste à sa place pour que ne lui soit pas contestée une chose, et une seule, « c'est qu'elle avait les plus jolis seins de la ville<sup>21</sup> ». Que l'analyste reste en place d'idéal du moi pour que son moi idéal, son image spéculaire ne soit pas mise en question, « à l'abri de tout thème de contestation<sup>22</sup> ».

Pour Lacan, moi idéal et image spéculaire ne sont pas sans lien avec la pulsion de mort. Ce que, dans le texte « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose<sup>23</sup> », il appelle « régression à la béance mortifère du stade du miroir<sup>24</sup> », Lacan l'explique plus précisément dans la leçon du 7 juin : « Il y a dans l'image quelque chose qui transcende le mouvement, le muable de la vie, en ce sens que l'image survit au vivant<sup>25</sup>. »

Dans le petit scénario du stade du miroir, nous avons l'enfant vivant, encore peu sûr de son appui, et soudain, en face de lui, lui est proposée une image où il se reconnaît. Ce n'est pas seulement une image, c'est une image idéale, une *Urbild* idéale. D'un côté, un enfant « encore insuffisamment coordonné [...] stabilisé » qui s'agite, s'incline, se penche « avec tout un gazouillis expressif, devant sa propre image [...]. Il montre ainsi de façon vivante le contraste entre la chose dessinable qui est là devant lui projetée, qui l'attire, avec

19. *Ibid.*, p. 399.

20. *Ibid.*

21. *Ibid.*, p. 400.

22. *Ibid.*

23. J. Lacan, *Écrits*, *op. cit.*, p. 531-583.

24. *Ibid.*, p. 571.

25. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VIII, Le Transfert*, *op. cit.*, p. 409.

quoi il s'obstine à jouer, et ce quelque chose d'incomplet qui se manifeste dans ses propres gestes <sup>26</sup> ».

C'est le stade du miroir avec l'alternative « ou tolérer l'autre comme insupportable qui le ravit à lui-même, ou le briser tout de suite [...] afin de conserver ce qui est à ce moment centre et pulsion de son être [...]. Le lien de l'image avec l'agressivité est ici tout à fait articulable <sup>27</sup> ». Pas seulement avec l'agressivité, mais avec la pulsion de mort en ce qu'elle concerne non seulement l'autre mais le sujet lui-même.

Dans le choix de l'image idéale, image narcissique, contre ce qui est éprouvé d'incomplet, de bancal, d'insuffisant, de désordonné dans le corps propre, il y a un choix de la mort. C'est le piège de la capture narcissique, « la béance mortifère du stade du miroir ». Pour l'analyste, occuper la place de l'idéal du moi consiste bien à figer l'analysant à ce piège où il est captif de son image idéale, de son *Urbild*, comme l'était la dame aux beaux seins. Cette image, elle captive, elle rend captif, elle fascine, mais elle laisse de côté quelque chose qui ne se reflète pas dans le miroir, « ce qui est à ce moment centre et pulsion de son être ».

L'issue, la stratégie de l'analyste va donc consister à refuser d'occuper cette place où l'analysant lui demande de rester bien tranquille, pour lui permettre de dégager ce centre non spécularisable.

Lacan va s'appuyer sur un texte de Karl Abraham et sur la notion d'« amour partiel de l'objet » pour mettre en valeur un point qui échappe au flot de l'amour. Il prend également appui sur ce que nous apprend la phobie <sup>28</sup>, l'objet phobique, signifiant et image, d'animal souvent, même minuscule, pas toujours cheval comme chez Hans, ou chien, mais plutôt mouche. La mouche <sup>29</sup> suffit à détourner le regard du sujet captif de la contemplation de son image dans le miroir.

Lacan s'intéresse aussi à l'angoisse, à l'angoisse dans le groupe, dans le troupeau <sup>30</sup>. Dans celui-ci, le danger peut être évité grâce à

26. *Ibid.*, p. 410.

27. *Ibid.*

28. *Ibid.*, leçon du 14 juin 1961, p. 425.

29. *Ibid.*, même date, p. 437.

30. *Ibid.* p. 423, 427.

l'angoisse, au signal de l'angoisse. Le signal de l'angoisse est donné de l'un à l'autre, à partir de « la bête veilleuse <sup>31</sup> », du voisin au proche, du compagnon au sujet. Elle est contagieuse et elle permet au troupeau de détalier, de fuir le danger.

Ce qui distingue le troupeau humain du troupeau animal, c'est que, pour chaque sujet, l'ennemi du troupeau, c'est lui. Et ce danger interne au sujet est danger pour le troupeau. Ce n'est donc pas une menace externe (l'angoisse n'est pas la détresse vitale du nouveau-né, la *Hilflosigkeit*), c'est le désir inconscient qui angoisse le sujet. C'est là que le sujet se distingue de l'être humain comme animal social. Du fait du langage, le sujet est « manque-à-être ». Manque impossible à combler qui le pousse à la fuite en avant. Cette action du sujet, le troupeau n'en veut pas. La réalité, comme somme des certitudes accumulées, non plus. D'où « la petite levée d'angoisse qui se produit chaque fois qu'il s'agit véritablement du désir du sujet <sup>32</sup>. »

Or, sur la voie du désir, la traversée de l'angoisse ne saurait être évitée. Elle ne peut être épargnée à l'analysant. Elle peut être tempérée par l'analyste, mais non évitée.

L'analyste, lui-même analyste dans un groupe, peut fonctionner avec son patient comme un groupe à deux. Il peut lui refiler son angoisse et lui donner le signal de la fuite. Dans la leçon du 14 juin, Lacan montre comment éviter cette tentation : « [...] que l'analyste refuse au sujet son angoisse, à lui analyste, et laisse nue la place où il est appelé comme autre à donner le signal d'angoisse <sup>33</sup> ».

Place de l'idéal du moi et place du compagnon ne doivent pas être occupées. La phobie, elle, nous enseigne que « si le champ de l'investissement narcissique est central et essentiel [...] il n'y a pas

31. *Ibid.* p. 427.

32. *Ibid.*, p. 428. Merci à Stéphane Habib et à Françoise Gorog d'avoir, lors de la dernière séance de leur séminaire *Histoires de silences : Jacques Lacan et « la » philosophie*, attiré mon attention sur ce passage du cours de Kojève, édité par Queneau dans le volume *Introduction à la lecture de Hegel* : « L'homme ne peut donc apparaître sur terre qu'à l'intérieur d'un troupeau. C'est pourquoi la réalité humaine ne peut être que sociale [...] » (p. 13). La reprise du signifiant « troupeau » par Lacan semble faire écho à celui employé par celui dont il avait suivi l'enseignement dans les années 1930.

33. *Ibid.*

que ce champ<sup>34</sup> ». Le signifiant « ouvre la possibilité de sortie de la pure et simple capture dans le champ narcissique<sup>35</sup> ».

Le texte d'Abraham « Essai d'une histoire du développement de la libido », de 1924, permet de dégager la fonction du partiel. Du texte de Freud « Psychologie de masse et analyse du moi », Lacan dégage l'expression *einziger Zug*, « trait unique », « signe », dit Lacan, sur lequel fonctionnent l'identification au père « exquisément viril » et l'identification par régression de l'amour, comme celle de Dora. Abraham repère, lui, que dans l'objet aimé reste un blanc : la zone génitale. Dans l'image n'apparaît pas ce qui est le plus investi narcissiquement dans le corps propre.

En faisant jouer un texte avec l'autre, Lacan fait sortir la théorie de la libido de cette impasse du va-et-vient entre narcissisme et investissement d'objet, le tout dans une indistinction structurale.

Quelque chose n'apparaît pas dans le miroir, le phallus. Ce qui s'inscrit : moins phi. La castration. « Que cette image vous illustre la relation que j'ai mise en évidence aujourd'hui, à savoir que tout ce qui est narcissique est à concevoir comme racine de la castration<sup>36</sup>. »

L'objet du désir est à chercher ailleurs que dans le miroir. La tâche de l'analyste va être de laisser une place vide, de ne pas occuper cette place d'idéal du moi (où tout du fonctionnement du groupe le pousse) qui fixerait le patient dans la capture narcissique et lui interdirait tout accès à son désir.

Cette tâche de l'analyste n'est pas son souci individuel privé, comme l'énonce et le développe toute la théorie du contre-transfert, puisqu'il n'est pas le seul analyste. Le groupe produit des effets. Le groupe analytique a tendance à fixer l'analyste en une place d'où il ne peut opérer comme analyste (cf. schéma de « Psychologie des masses et analyse du moi »).

Freud nous permet de repérer le fonctionnement du groupe et la façon dont se produit cette identification à l'idéal du moi. Lacan nous dit à propos du Freud de ce texte, dans cette dernière leçon du séminaire, à la date du 21 juin 1961 : « Que se produit-il donc, [nous

34. *Ibid.*, p. 437.

35. *Ibid.*

36. *Ibid.*, leçon du 21 juin 1961, p. 445.



dit-il, préfaçant ainsi la grande explosion hitlérienne], pour que chacun entre dans cette fascination qui permet la prise en masse, la prise en gelée de ce qu'on appelle une foule ? Pour que tous les sujets aient collectivement au moins un instant, le même idéal, qui permet tout et n'importe quoi pendant un temps assez court, il faut, explique-t-il, que tous ces objets extérieurs soient pris en tant qu'ayant un trait commun, *einzigster Zug* [...]. C'est autour de la fonction de l'idéal que s'accommode le rapport du sujet aux objets extérieurs <sup>37</sup>. »

Il me semble que Lacan, à la fin de cette année de séminaire, ne répond pas à la question qu'il avait posée dès le 31 mai, si on l'entend comme « à quelle place doit se situer l'analyste ? », mais, en la reprenant et la relisant, on remarque que ce n'est pas ce qu'il dit. Il énonce : « Comment situer ce que doit être la place de l'analyste dans le transfert ? »

Le schéma optique et la référence au schéma freudien indiquent des places, des places où l'analyste ne doit pas être. Il y a une place spécialement, celle de l'idéal du moi, à laisser vide. Le retour sur les textes cités, avec l'appui de la référence à la fonction de l'articulation signifiante, permet de dégager une fonction de l'objet non specularisable. Futur objet *a*.

37. *Ibid.*, p. 457.